



Denis Arino / Roland Orepük,
"hommage au carré jaune" 2024

crédits photos : Jean-Pierre Angeli, Jean-Luc Lacroix, Christian Morel, Nicolas Planfetti
conception graphique : Philippe Veyrunes 2024

ISBN 978-2-9581419-0-5



21 €



Denis Arino

Marc Givry

ASSEMBLAGE





Gold, collection Pouch

Index

page 02	Denis Arino, Marc Givry, Agence Marc Givry, Grenoble
page 04	Gold, Denis Arino / Agathe Zanone doreuse
page 06	“ ASSEMBLAGE”, Thierry Raspail
page 10	Assemblage, Espace Vallès, Saint-Martin-d’Hères
page 20	Assemblage, Agence Marc Givry, Grenoble
page 30	Décor, Salle des pas perdus du palais de justice, Grenoble
page 38	Sacré Décor, Abbatale, Marnans
page 44	Décor encore, Espace Aragon, Villard Bonnot
page 52	Château Borel, Saint-Égrève
page 58	Col’Inn, Grenoble
page 62	Médiathèque de Séez
page 64	Clos des Capucins, Meylan

ASSEMBLAGE

Chaque œuvre porte une attention particulière au monde. Certaines visent des causes momentanées. Elles se trouvent par conséquent dans l'obligation d'être utiles. Elles sont conformes au goût du jour, puis les jours passent et les goûts changent. D'autres ne cherchent nullement à redresser, enseigner ou renseigner. Elle ne visent pas le document et encore moins le documentaire. Elles sont une proposition formelle. Sont-elles muettes pour autant ? Non, elles sont d'un autre ordre pour d'autres horizons.

Volontiers atemporelles et impropres au commentaire de l'actualité, ces œuvres n'empruntent pas au langage. Elles ne sont pas parlées mais réalisées en tant que perçues. Par conséquent, elles engagent non la parole mais le corps et visent la présence. L'œuvre de Denis Arino est de celles-ci.

Il y a quelques années, H.U. Gumbrecht opposait les « cultures de la signification », qui cherchent un sens ultime caché sous les apparences, et les « cultures de la présence » pour lesquelles tout est là, visible, sans arrière-plan. Les premières soupçonnent, creusent inlassablement les sous-couches à la recherche d'un fondement introuvable tandis que les secondes préservent les surfaces sur lesquelles s'écrit la complexité du monde. Pour l'une, il n'y a pas de faits mais uniquement des interprétations, c'est la prophétie de Nietzsche que le philosophe énonce avant de sombrer dans la folie; pour l'autre, la chose est toujours exactement ce qu'elle est, seul le point de vue se déplace.

Pour Denis Arino, le tableau n'est pas une surface plane aux couleurs joliment assemblées dont les bords marqueraient la limite et qu'il faudrait interpréter, mais c'est un objet dont l'épaisseur constitue à la fois le motif, la structure, la singularité et le point de départ. L'épaisseur en est la mesure. Elle lui confère sa qualité d'objet.

L'objet est à la fois plus et moins qu'une chose mais, ce dont on est sûr c'est qu'il n'est pas amendable : quelle qu'en soit l'interprétation, il n'en reste pas moins ce qu'il est. Cependant, dès qu'il est vu, il établit un rapport entre un espace, un champ, un plan, une proximité, un corps. Il pré-suppose un accord entre

des « choses » dont il est entouré et le « soi-même » qui l'observe. Par conséquent, il n'est pas un paysage. Il se tient dans le paysage. En ce sens, il s'oppose à l'imagerie qui, elle, fait spectacle. L'objet expose ses propres limites que l'imagerie récuse puisqu'elle est prise dans l'infinie turpitude de ses innombrables interprétations. Ni dogme ni croyance, l'objet est beaucoup plus modeste, c'est un encombrant. Il a à voir avec le monde extérieur et rien à faire avec le mythe de l'intériorité.

Faire du tableau un objet du « dehors » tel serait, en creux, le vœu inavoué mais non dénué d'humour de Denis Arino.

Dans l'Antiquité, le témoin est *l'histor*. Le terme renvoie à *idein* (voir) et à *(w)oida* (savoir). Ainsi, dès l'origine voir et savoir sont inextricablement imbriqués : celui qui voit est celui qui sait. Mais voir est complexe. Il est difficile de voir et encore plus difficile de voir ce que l'on voit. Quant au savoir, il y a tant de façon de l'éprouver qu'on s'y perd.... Voir et savoir ajoutent du bruit au monde dès qu'ils le touchent. L'objet parfait est sans doute silencieux car sans témoin. Et par conséquent sans schème interprétatif. Mais il présente l'inconvénient d'être invisible....

Alors, pour éviter la déroute du bavardage tout en préservant l'objet du vacarme ambiant, Denis Arino choisit d'en faire l'expérience disons, quasi-mécanique, car c'est ainsi qu'il est conçu : quasi-mécaniquement. Pour cela, il simplifie, élimine les scories, dépouille les oripeaux, oublie l'épistémologie. Il s'en tient à la chose, au faire, pour accroître la présence et baisser le son. Son idéal d'objet est un peu l'équivalent visuel de la musique d'ameublement, voir sans voir, en quelque sorte...

Encombrer le mur, mais à peine. Être là, mais pas plus. Faire du tableau un tout petit monde à trois dimensions qui jouent ensemble, et rien d'autre... C'est pourquoi l'épaisseur du tableau, partie peu visible, dicte la forme, toute la forme : de la largeur du motif au format. Elle entretient par choix une fragile complicité avec le chiffre trois (un centre et deux ailes) comme avec le carré (pas de centre mais quatre égaux). La largeur du tableau pourra être dix fois l'épaisseur, et le carré sera proche du mètre sans jamais l'atteindre. Le carré de référence (visible ou non) mesure quatre vingt dix neuf centimètres de côté. Cette longueur divisée par quinze (3 x 5) donne 6.6, c'est-à-dire une épaisseur qui, à son tour multipliée, donnera une largeur et une longueur au tableau, et son ampleur au motif. Retenons de ces chiffres que l'expérience du format comme celle de l'œuvre dans son entier, à l'exception de la couleur, est donnée par l'épaisseur

qui tient son autorité du « quasi-mètre ». Notons que la longueur pourra frôler le Modulor sans jamais s'y superposer. Notons également que l'épaisseur pourra varier de 6 (2x3) à 6,6 (99/15) en passant par 7, 8, 9 ou 11. Il n'y a donc nul système dans l'affaire, juste l'établissement de rapports dont le corps est le référent, un corps moyen, non homologué; il n'y a pas non plus de proportions réglées, pas d'harmonie divine, pas d'analogie des contraires (Seurat).

Il y a juste, peut-être chez Denis Arino, l'ambition discrète de façonner une forme qui serait à la fois « expressive de l'invariant » (Le Corbusier) et réfractaire au concept. Ainsi le tableau sera exclusivement une combinaison de rapports dont l'apparence est l'armature et la surface, le produit.

Le motif, nous l'avons vu, tire sa consistance de l'épaisseur du châssis dont il est l'exact report sur la toile. Il commence par conséquent sur la tranche, n'importe laquelle, et se répand d'un bout à l'autre du tableau sur toute sa hauteur sous la forme d'une *grecque*, à la manière de ces frises qui courent sur les temples, essayant sans jamais y parvenir, de revenir sur leurs pas. La grecque emplit l'intégralité de la surface afin de s'y conformer pour s'y confondre. Mais elle s'échappe sur les bords et se verrouille au centre. Elle dessine un chemin continu laissant apparaître en alternance un « reste » sous forme de bandes discontinues de même largeur. « Le continu conduit le regard, le discontinu permet au continu d'exister » nous dit l'artiste. Sa méthode est toujours la même : la toile est d'abord peinte d'une couleur uniforme. C'est ce monochrome qui sera la grecque par la magie du masquage. Ce sont en effet les bandes discontinues qui, recouvrant partiellement le fond monochrome initial, révèlent comme en négatif la figure. La « grecque » appartient au fond qui devient alors forme. Le rapport est inversé. L'inversion est clairement assumée mais subtile. L'observateur qui l'ignore ne peut s'en convaincre par la seule action du regard... Les mutations les plus radicales sont souvent les moins visibles...

La couleur est elle-même un rapport de connivence. Elle est toujours double, sans quoi il n'y a pas d'inversion possible. Seule, elle serait un monochrome, triple, elle serait une anecdote. Toutes deux jouent le premier rôle dans les couples fond/forme et continuité/discontinuité dont on sait qu'ils sont au cœur de la perception. En effet, toute scène se découpe sur un fond, tandis nous captons, échantillonnons, le monde à la cadence de 10 à 13 images par secondes puis, à notre insu, nous inventons la continuité en reliant les images fixes, à la manière d'un film...

Il y a quelques années, Denis Arino répandait sur la toile des couleurs souvent proches, des teintes rabattues, des ors ou argents. Elles s'aimantaient l'une l'autre comme glissant sur la pente d'un glacis, laissant au regard la liberté de s'égarer sur la surface. Puis, avec le temps, les rapports de consonance se sont faits plus contrastés, comme jouant à l'octave, pour étayer ce principe de continu/discontinu coloré. Mais si les couleurs viennent ensemble, le fond, c'est-à-dire la grecque, l'emporte sur l'autre.

Le tableau est un choix opéré à partir d'innombrables croquis qui reprennent inlassablement la structure de la grecque sous des rapports différents. Puis la couleur remplit le dessin. La plupart du temps, quand le tableau commence, le rapport coloré est établi. « Ce qui m'intéresse le plus, nous dit l'artiste, c'est de voir comment la structure se comporte dans ce rapport. » La méthode est toujours la même. Quelques décisions subjectives, une épaisseur, deux couleurs, suffisent pour créer un univers. Les tableaux sont d'un même rapport, tous ils participent du même jeu. C'est pourquoi ils s'assemblent si bien pour faire société.

Pour couper court à toute casuistique, Denis Arino dit volontiers de sa peinture qu'elle est décorative. Elle n'en dessine pas moins les contours d'un monde complexe, les prémices d'une ontologie. L'artiste insiste sur le caractère tangible de l'objet, non amendable, sur sa présence et rien d'autre. Il prétend que l'œuvre réussie doit se passer de commentaire. Il a incontestablement raison. Mais il faut bien un texte pour le dire.

Pour toutes ces raisons, l'exposition s'intitule ASSEMBLAGE, et rien d'autre...

Thierry Raspail

Assemblage

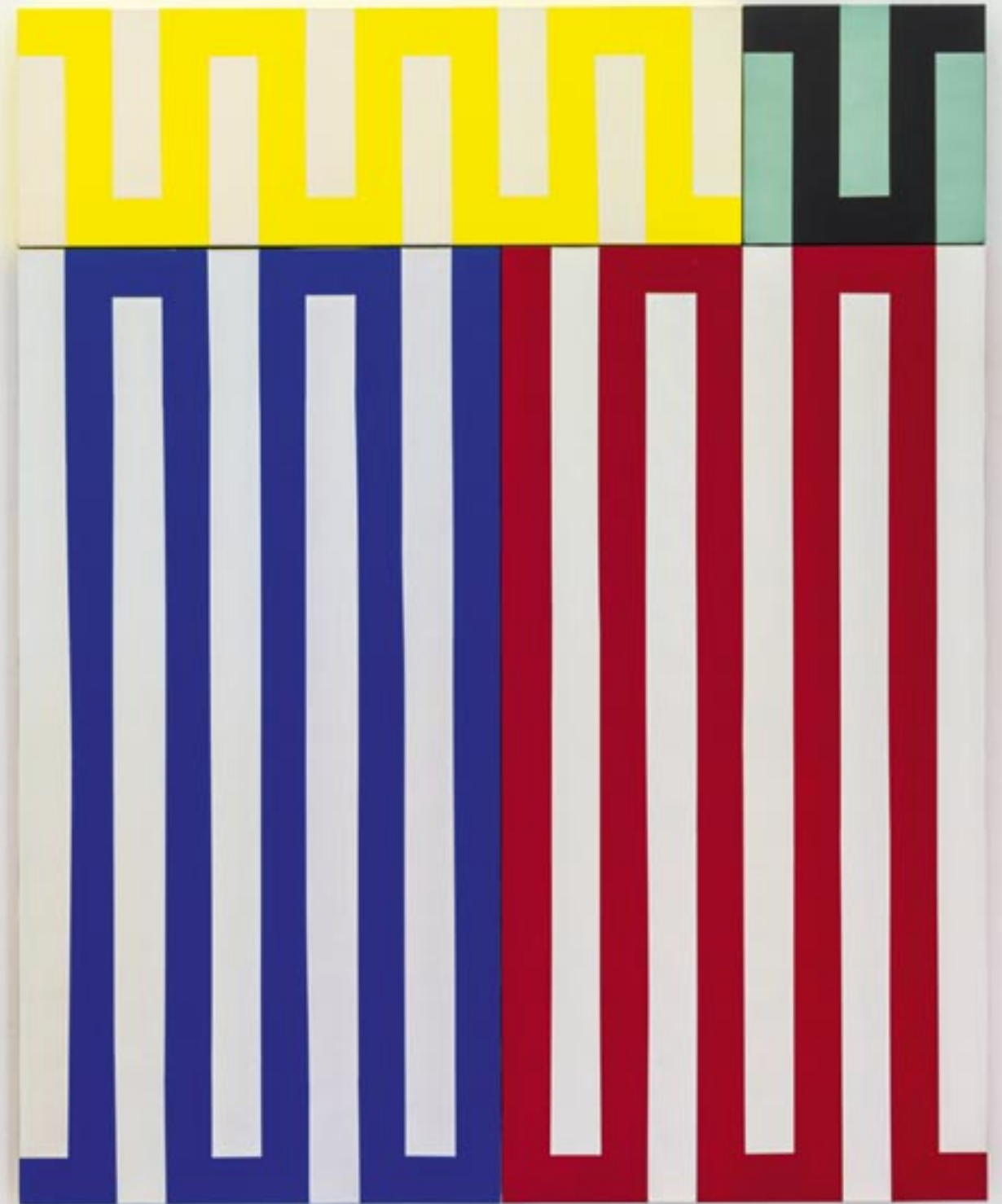
, Espace Vallès, Saint-Martin-d'Hères, 2023

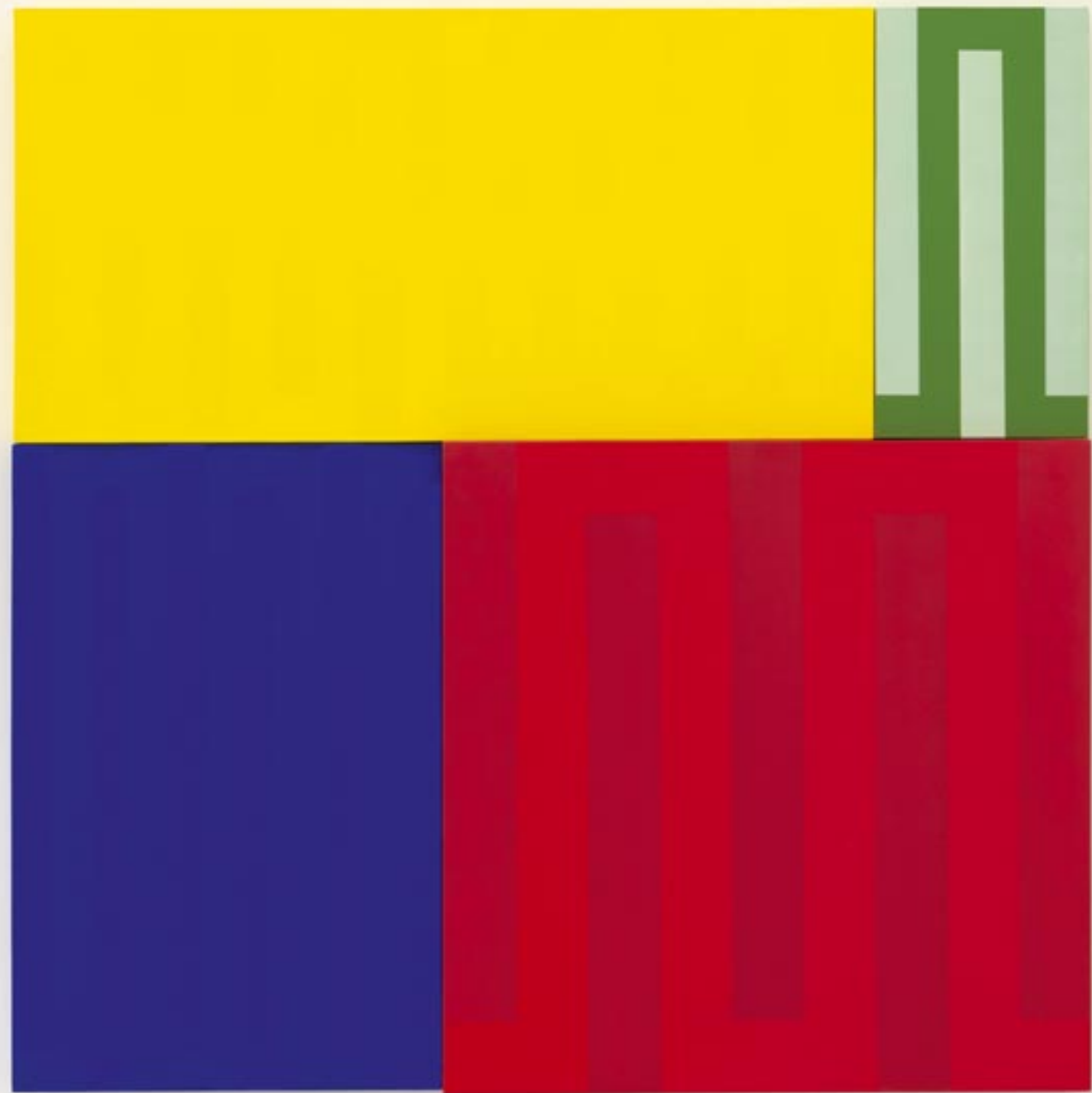
Cela fait plus de 20 ans qu'avec Denis Arino et ses beaux tableaux j'arpente des lieux divers, allant d'une Chapelle à une Médiathèque d'un Palais de Justice à une Abbaye. Et en 2023 de mon atelier à l'espace Vallès pour "Assemblage" le nom qui nous réunit.

Merci aux lieux, merci à l'espace, merci à la lumière.

Merci aux cadres, merci à la toile, merci aux pinceaux, merci aux rouleaux, merci à toutes ces couleurs inlassablement passées par Denis au fil de nos années.

Marc Givry, architecte











Jean-Luc Lacroix, Denis Arino

Assemblage

, Agence Marc Givry, Grenoble, 2023

Depuis plus de 20 ans, avec Marc Givry nous avons réalisés en différents lieux plusieurs expositions dont la plus récente "Assemblage" a été présentée à l'espace Vallès à Saint Martin d'Hères du 18 novembre au 23 décembre 2023.

Merci aux commissaires Frédéric Guinot et Bertrand Bruatto.

Merci à Charlie Gonzalès pour son aide lors de la réalisation des pièces et à Jean-Luc Lacroix, photographe pour son inépuisable disponibilité tout au long de ces années passées.

Denis Arino, peintre

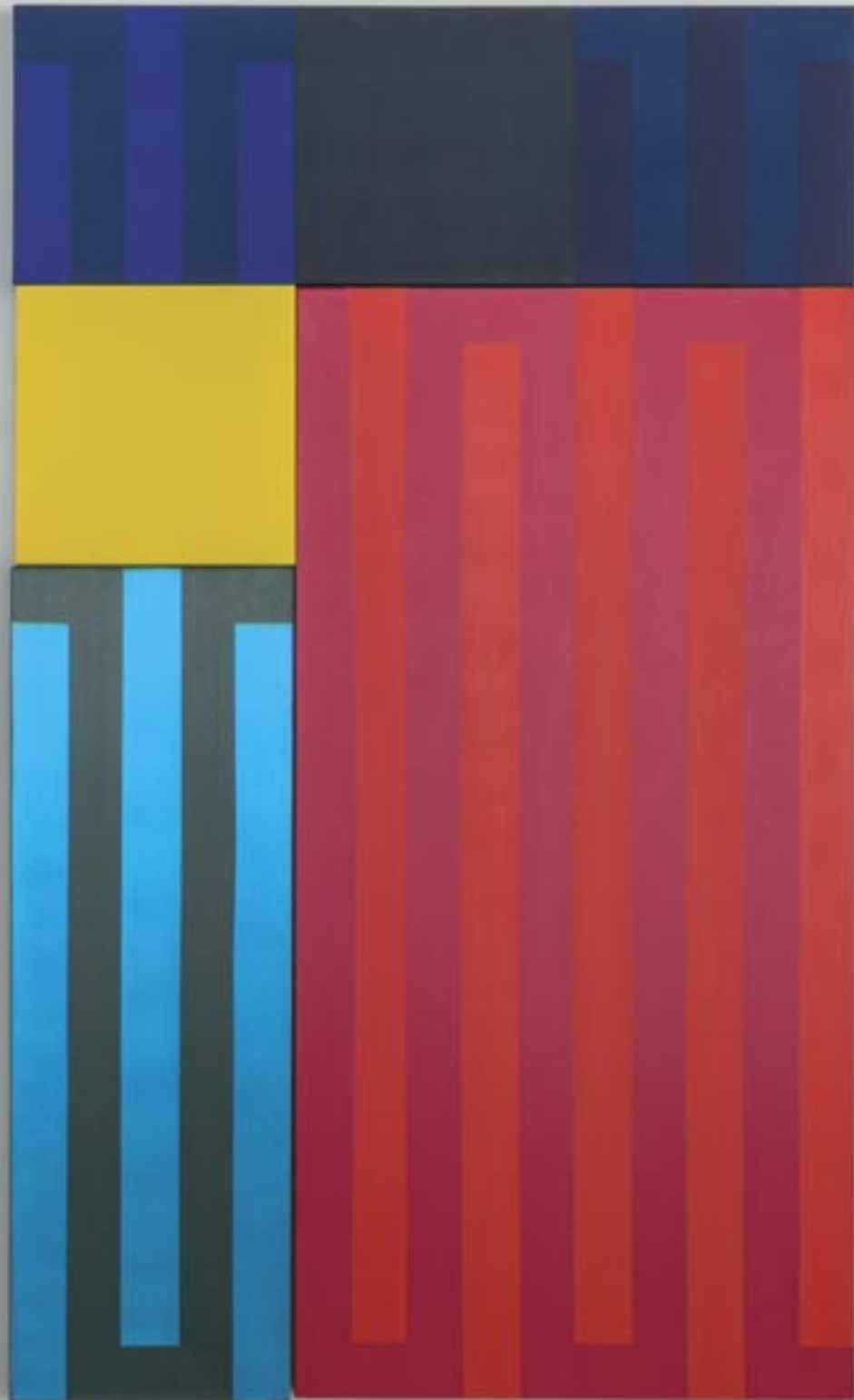
Marc Givry, Denis Arino, Charlie Gonzalès











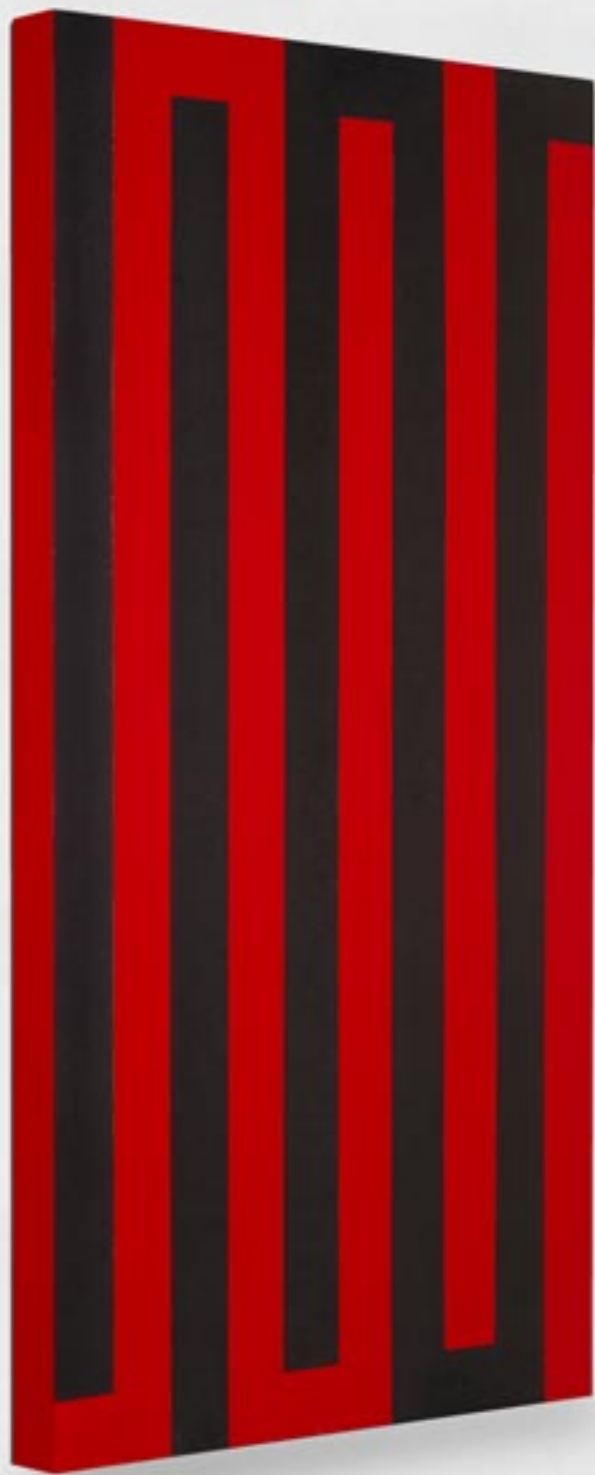
Décors

, Salle des pas perdus du palais de justice, Grenoble, 2017









Sacré Décor

, Abbazia, Marnans, 2017







Décor encore, Espace Aragon, Villard Bonnot, 2017









Château Borel, Saint- Egrève, 2014





Col'Inn, Grenoble, 2013





58



59



Médiathèque

, Séez, 2015
architecte Marc Givry



Clos des Capucins, Meylan, 2006



